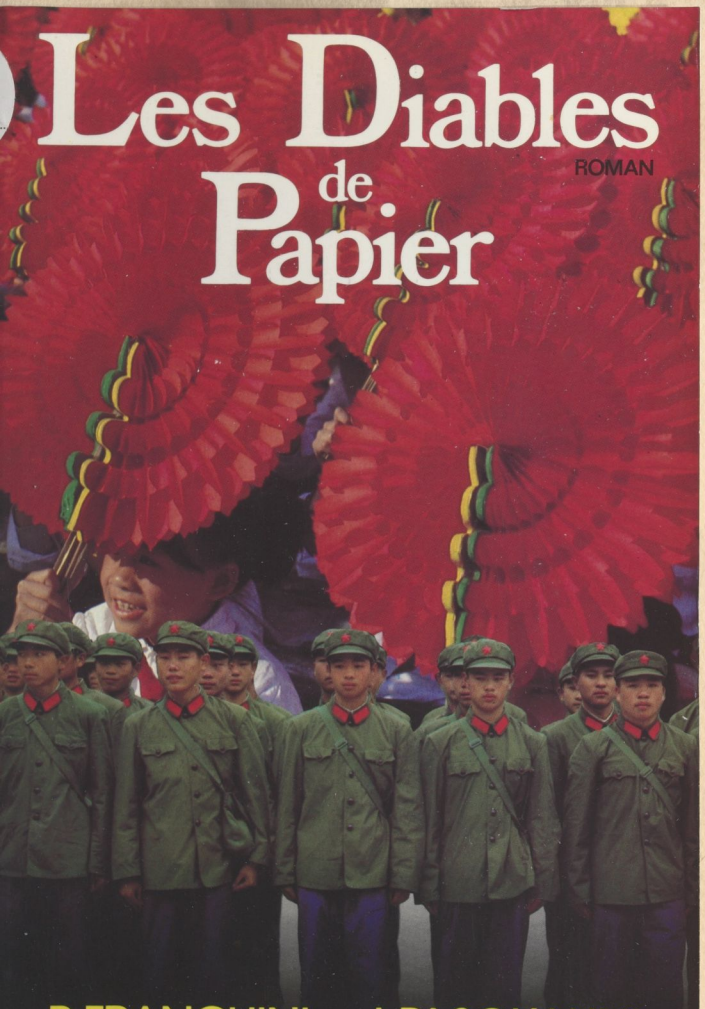
Les Diables de Papier

ROMAN



P. FRANCHINI J. PASQUALINI

PRESSES DE LA CITÉ

83
37-33

NC

Les Diables de papier

El 8°Y
13378

Des mêmes auteurs

Jean Pasqualini

Prisonnier de Mao (Gallimard)

Philippe Franchini

— *chez Olivier Orban :*

Continental Saïgon (1977)
La Route des mille li (1979)
Shanghaï (1980)

— *aux Presses de la Cité :*

La Fille poussière (1982)

Philippe Franchini - Jean Pasqualini

Les Diables de papier

roman

Toute ressemblance avec les personnes impliquées dans le procès des sept étrangers présumés espions des Etats-Unis, toute similitude avec les faits relatifs à ce procès, qui s'est achevé à Pékin le 17 août 1951 par l'exécution de deux des inculpés, ne seraient que pure coïncidence.



PRESSES DE LA CITE
PARIS

DL-24-04-1984-12452



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1984

ISBN 2-258-01337-2

Une limpide sérénité imprégnait l'atmosphère de cette soirée de juillet. Les toits d'or des palais de la ville aux quatre Cités brillaient aux feux du couchant, sertis dans leur parure verte. Pékin l'antique se laissait doucement bercer au chant obsédant des cigales, sous un ciel bleu délavé par l'orage.

— En Chine, tout finit toujours par s'arranger, dit Paolo Rossetti. Le dragon peut verdir, jaunir, rougir, il ne change ni d'esprit, ni de forme.

Dans le salon d'une petite maison située à Nan He, au pied de la Cité autrefois interdite, le bel Italien humait les senteurs de jasmin qui montaient du jardin. Il se tut pour écouter un autre chant, plutôt insolite, qui jaillissait de l'électrophone : « Sperate, o figli... »

Zacharie, grand prêtre de Jérusalem, exhortait de sa puissante voix de basse le peuple vaincu à s'en remettre à Dieu du destin que Nabucco lui réservait. Les rayures du disque usagé ne diminuaient en rien la grandeur de l'inspiration et Paolo s'exaltait :

— Prodigieux Verdi ! Comment désespérer en entendant ton souffle épique... tu vois que j'avais raison, Egisto ! Les Américains entrent dans la danse en Corée ! Il ne leur a fallu que deux jours pour se décider. Les Russes et les Chinois en sont pour leurs frais. Et avec MacArthur à la tête du Corps Expéditionnaire allié, ça ne va pas traîner !

Egisto Piazza remua ses rondeurs dans le fauteuil de velours :

— Dommage qu'ils s'y prennent si tard ! regretta-t-il. Pourquoi ne sont-ils pas intervenus pour empêcher Mao de prendre Pékin ?

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, Egisto. Que vaut l'Armée de Libération en face de la puissance de feu des Américains ? Je te le dis, moi ! Bientôt, on verra Mac Arthur franchir Tian An Men et traverser triomphalement la place.

Egisto sourit en imaginant le spectacle. Depuis dix-huit mois de régime communiste, il n'avait pas osé espérer un retournement de situation aussi spectaculaire, mais il avait vécu avec le sentiment que la Révolution véritable n'aurait jamais lieu en Chine et que Mao Zedong plierait ou s'adapterait à d'inéluctables réalités. Comme Paolo Rossetti, Egisto Piazza, arrivé en Chine à la veille de la Première Guerre mondiale, n'avait pas daigné faire ses bagages pour fuir l'Armée populaire de Libération dont il avait toujours prétendu n'avoir rien à craindre, puisque, de toute façon, il n'avait rien à se reprocher. Comment lui, il pensait ou feignait de penser que le raz de marée rouge n'était qu'une péripétie de plus dans l'histoire éternellement agitée et aussi éternellement invariable de la Chine. Mais seule, sa femme Irina savait bien qu'après plus de trente ans de vie passés entre les écailles dorées du Dragon, Egisto redoutait par-dessus tout un retour peu glorieux dans une Italie qu'il ne reconnaîtrait plus, et qu'il se sentait incapable d'expérimenter un nouvel exil ailleurs. Elle n'avait donc pas trop insisté pour provoquer un départ. Elle le désirait pourtant sans toutefois avoir le courage de s'y résoudre, car elle était de ces êtres qui aiment respirer l'air du temps et ignorent délibérément ce que d'autres appellent le futur.

Après avoir regardé la plupart de leurs amis partir, non sans un pincement au cœur, ils s'étaient rassurés de voir que Paolo Rossetti avait fait le même choix qu'eux. Dès lors Egisto, bien plus qu'Irina, s'évertua en compagnie de son compatriote à se tisser un réseau de justifications et d'illusions qui pût le conforter dans le bien-fondé de sa décision. Les six semaines de siège avaient été difficiles et angoissantes, mais la prise de la ville, sans combat, après des négociations menées par le gouverneur nationaliste, avait apaisé les craintes et évité la panique. Puis la discipline et la bonne tenue de la VIII[e] armée de route qui s'était abstenue de pillage et de brutalités avaient fait croire à une véritable libération et naître l'espérance d'un avenir possible pour tous. L'étonnante honnêteté des premiers fonctionnaires en uniforme mao avait fait renaître une certaine confiance : elle en était si touchante, par contraste avec les pratiques corrompues d'antan, que Paolo, Egisto et leurs semblables l'avaient interprétée comme un aveu de faiblesse. Cette bande de paysans ahuris et mal fagotés ne tarderait pas à se perdre dans les jardins embaumés de l'Empire du

Milieu, avec ses délicieuses mauvaises habitudes de combines en tout genre. Il fallait pour le maîtriser une compétence et une subtilité que la guerre ou les longues marches étaient bien incapables d'enseigner. D'ailleurs, la dictature du prolétariat n'avait pas eu la poigne féroce. Mao avait bien promis de liquider bandits, espions, despotes et autres éléments contre-révolutionnaires, mais il avait précisé que seuls les principaux criminels seraient châtiés, leurs complices par contrainte absous. A l'égard des étrangers, les nouveaux maîtres s'étaient montrés singulièrement prudents, presque timorés, comme s'ils les craignaient encore. Ni violence, ni sévices, ni même de brimades, hormis des cas isolés dus à la vindicte d'inévitables excités. Il y avait eu surtout un déconcertant mélange de négligence et de tracasseries administratives qui donnait à penser que les Rouges, du moins à Pékin, ne savaient pas très bien comment s'y prendre avec le monstre dont ils s'étaient emparés. Par exemple, sur les portes des résidences d'Occidentaux étaient restés apposés les avis des divers consuls enjoignant aux autorités chinoises d'avoir à respecter les biens et les propriétés étrangères. Il s'agissait de l'ancien régime, néanmoins personne ne s'était permis de lacérer ou d'arracher ces textes aux relents impérialistes et la police, en s'abstenant de forcer les portes, avait donné l'impression d'y obtempérer. Certains y avaient même cru voir la marque du sentiment d'infériorité et de crainte que tout Chinois, fût-il communiste, était supposé éprouver à l'égard d'un Occident pourtant ébranlé. Après tout, n'allait-on pas librement à la messe, ne se réunissait-on pas comme auparavant dans l'immuable Peking Club pour y déguster le même coq au vin ou le même bœuf stroganof que servaient les mêmes boys silencieux et vêtus de « da guar », la longue robe traditionnelle d'une blancheur toute coloniale ? Ne pouvait-on pas trouver à peu près de tout au marché noir ? Et au cinéma « le Pavillon », ne projetait-on pas encore ces bons vieux films d'Hollywood qui faisaient dangereusement rêver les foules, comme « Capitaine courageux » avec Spencer Tracy ? En fait, pour n'avoir pas été brutale, la crue marxiste-léniniste n'en était pas moins évidente. Les réunions de masse se multipliaient, et des comités de rue avaient été institués dans chaque quartier sous contrôle de la police et du Parti pour diffuser la bonne doctrine avec ses commandements d'une terminologie insidieuse où fleurissaient autosuggestion nationaliste, xénophobie, conscience de classe et incitation à la surveillance mutuelle et à la délation. Un nouveau conformisme, hérissé de menaces, s'installait dans les esprits tandis que dans les rues désertées par les automobiles, faute de

l'essence réservée aux usages militaires, l'uniforme gris-bleu des nouvelles masses gagnait du terrain sur la ci-devant tonalité multicolore des vêtements et que la soie bourgeoise disparaissait au profit du coton populaire. Les prisons se peuplaient des exclus et des rumeurs couraient sur des vagues répressives qui s'abattaient dans les provinces. Lentement, mais sûrement, le pays changeait de couleur.

Dans ce rougeoiement progressif, la petite colonie occidentale réduite à quelque deux cents têtes à peine ressemblait de plus en plus à un îlot exsangue, voué tôt ou tard à l'asphyxie. Le programme commun de la Conférence consultative du Peuple, fondement de la politique nouvelle, imposait la concentration des sources de richesse aux mains de l'Etat, sonnant l'arrêt de mort des entreprises étrangères. Comment la colonie pouvait-elle survivre sans irrigation ? Le péché d'impérialisme l'isolait d'ailleurs autant que la cessation de ses activités économiques, des grandes aux petites affaires. Ainsi Paolo Rossetti et Egisto Piazza qui vivaient depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale de commissions sur celles-ci en ressentaient durement les effets. Mais si Paolo avait su prendre ses précautions et amasser des réserves au moment de l'inflation démentielle qui avait précédé la Libération, Egisto l'insouciant, Egisto le flambeur éprouvait par contre des difficultés croissantes à maintenir son train de vie à un niveau décent. Le trafic de dollars, seule activité possible, était devenu dangereux depuis les arrestations de quelques étrangers qui la pratiquaient, et il s'en abstenait pour ne pas aggraver les angoisses claustrophobes de sa femme Irina. Il avait même dû se résoudre à ce qu'elle demandât des visas de sortie, mais comme ils se faisaient attendre, il en éprouvait le sentiment odieux d'être devenu un otage. Heureusement, pour réparer les déchirures de son optimisme, il y avait l'ami Rossetti, et cet événement qui, tel un coup de tonnerre annonçant l'orage libérateur, venait de faire une brèche dans le mur compact qu'était devenu l'horizon : l'intervention américaine en Corée. Il se prenait à espérer en une vaste reconquête de l'Orient Rouge par les nouveaux Croisés de la liberté occidentale, mettant fin à ce qui n'était et ne devait être qu'un hiatus inadmissible.

Il subsistait néanmoins dans son esprit quelques ombres :

— Tu as raison, Paolo ! Mais crois-tu qu'on puisse avoir confiance en ces Américains ? Tu as bien vu ce qu'ils ont fait à Yalta ? Et lorsque Mao a pris Pékin, quelle réaction ont-ils eue ? Disgraziati ! ils ont fait pas mal de conneries.

— Bah ! Ils pensaient que Mao était un réformiste agraire, un nationaliste plutôt qu'un vrai communiste...

— Cretini ! Ils se font rouler par cette crapule de Staline

et ce bouffi de paysan hunanais ! C'est ça qui m'inquiète.

— C'est vrai, reconnut Paolo en hochant la tête, ils manquent de subtilité. Mais, Egisto, ils sont forts, très forts, c'est ça qui compte à la fin. Et Mao ne pèse pas lourd devant eux. D'ailleurs, en bon Chinois, ce filou le sait bien qui s'est gardé des gestes durs. Seulement des mots, de la propagande, de la bouillie quoi ! Le peuple d'ailleurs n'est pas dupe. Même contre nous, qu'a vraiment fait le nouveau régime ? Il a peur, je te le dis, moi !

Egisto fit la moue :

— Tout de même, Paolo ! On ne peut plus travailler ici, on ne peut y entrer, ni en sortir ! Tu as obtenu ton visa de sortie, toi ? Nous, on l'attend toujours ! Et puis, les arrestations, en ce moment, ça valse. Eugène, mon beau-frère, le docteur Taranta...

Paolo posa en souriant sa main sur l'épaule d'Egisto :

— Ecoute-moi, Egisto, il ne faut rien exagérer. Avoue qu'on s'attendait à pire. Laisse les choses se tasser et l'excitation du triomphe se calmer. Le naturel reviendra au galop. Communiste ou non, le Chinois reste chinois et tout finira par s'arranger... (Il frotta pouce et index l'un contre l'autre pour exprimer l'idée d'argent et poursuivit :) ... tu parles d'Eugène. Il est bien gentil, et je ne voudrais pas faire de peine à Irina, mais il en a fait ! Trafics, chèques en bois, je n'insiste pas. Avec Tchiang Kai-shek, il serait allé aussi en prison, non ? Quant à Taranta, qui ne connaît pas son vice ? A son âge, il aurait pu se tenir tranquille. On l'a trouvé au lit avec un gosse de treize ans ! C'est vrai que ces Rouges s'acharnent à réprimer les deux seules activités encore praticables par les étrangers, trafic de devises et sexe !

Paolo éclata de rire, mais Egisto fit la moue :

— Tu ne vas tout de même pas te féliciter comme ces Anglais du Peking Club que l'honorable communauté internationale de Pékin soit débarrassée de ses mauvaises herbes !

— Mais non, Egisto ! Ne te fâche pas, je ne voulais pas accabler Eugène ni Taranta...

— Tu te rends compte de leur situation ? Dans une prison chinoise ! Et puis l'exterritorialité, c'est fini ! La Justice du Peuple oui ! C'est-à-dire l'arbitraire, pas d'avocats, des juges qui sont des membres du Parti, pas de loi non plus d'ailleurs, puisqu'il n'y a même pas de Constitution...

— Il y a une loi organique, mon cher, édictée en octobre 49...

— Hypocrisie ! Mao et sa bande font ce qu'ils veulent.

— Tu as raison, Egisto, mais oublie ça et écoute notre Verdi !

« Va, pensiero sull 'ali dorate... » Le chant patriotique de Nabucco s'élevait, qui fit oublier le présent, et les deux hommes, les yeux embués d'émotion, le reprirent en chœur.

— Comment désespérer, murmura Paolo, quand on chante cette musique engendrée par l'âme de notre patrie !

Quand le disque se tut, Paolo prit Egisto par le bras :

— Ne t'inquiète pas trop, ami ! Tout va s'arranger, tu verras. Les Américains seront bientôt ici. Sais-tu pourquoi ? Parce qu'ils ont non seulement la puissance, mais aussi une formidable confiance en eux-mêmes. Ils peuvent se permettre de commettre des erreurs sans en mourir. Le lion s'est réveillé ! Gare au coup de patte !

Egisto soupira :

— Dieu t'entende ! Mais il serait temps. Il ne faut pas laisser la situation se pourrir.

— Tu le sais bien, les Chinetoques ne connaissent que la force !

— C'est vrai, mais...

— Ce bouffi de Mao sera obligé de traiter avec Truman lorsqu'il aura le couteau sur la gorge... ou la bombe atomique au-dessus de sa tête !

— Il ne faudrait pas en arriver là, Paolo. Nous serions en plein dans le champignon !

— Ils n'auront pas à en arriver là ! Ne t'en fais pas... en tout cas, j'ai confiance... Au fond, Egisto, nous n'avons pas eu tort de rester. Un jour prochain, nous percevrons les dividendes de notre patience.

— Espérons-le. Mais c'est à Irina qu'il faudrait le faire comprendre.

— Elle est toujours aussi... angoissée ?

— Je t'en parlerai plus tard... tu l'entends ? Elle arrive.

Du vestibule parvenait un bruit de voix féminine. Irina rentrait du jardin en compagnie de Luciana Rossetti. La prunelle bleue scintillant sous une chevelure d'or un peu ébouriffée, un corps de danseuse qui faisait oublier ses rides, la voix grave roulant comme un torrent du Caucase, la fille du colonel de Cosaques Kaminski éclipsait la gracile Luciana, précieuse et veloutée comme une violette.

— Alors, les hommes ? tonna-t-elle en français, langue qu'elle maîtrisait davantage que l'italien. A vos mines, je vois que vous vous êtes vautrés dans vos illusions. Tout va de mieux en mieux, n'est-ce pas ? Le bolchevisme à la chinoise, et la guerre, voilà de quoi vous réjouir !

Paolo éclata de rire. Il pencha la tête avec l'attendrissement d'un père devant la douce puérilité de son enfant chéri.

— Cara Irina, encore vos idées noires. Allons ! Le vent est en train de tourner. Les Américains...

— Les Américains ! explosa Irina, quels Américains ? Ils nous ont bien laissés tomber, les Américains, et puis que voulez-vous qu'ils fassent, ces gros pleins de lait ! Quels aveugles vous faites, tous les deux ! Vous avez voulu rester ici, n'est-ce pas ? La Chine, c'est toujours la Chine ! Eh bien ! Vous voilà pris au piège, et nous, Irina et Luciana avec ! On ne s'en sortira jamais, cher Paolo, jamais, n'est-ce pas Luciana ?

Luciana acquiesça mollement, à contrecœur. Elle pensait comme Irina, mais n'osait jamais contredire son mari, surtout devant les autres, fussent-ils des amis. Fille de diplomate, élevée dans le confort soyeux et feutré des résidences d'ambassadeur, elle admirait en Paolo sa prestance de condottiere, et cet aplomb conquérant qui avait permis au fils du maçon romain d'accéder à l'opulence et aux échelons supérieurs de la société. Elle n'en avait pas moins une manière personnelle d'exprimer ses idées et de les faire souvent admettre, surtout dans le secret de l'intimité. Son visage de madone à la Botticelli offrait une expression de douceur enfantine à laquelle Paolo ne savait pas toujours résister. Luciana avait pourtant échoué lorsqu'elle avait tenté de le convaincre de quitter la Chine avant qu'il ne fût trop tard. Elle avait dû se résigner à laisser partir leurs deux enfants seuls, car elle s'était refusée à quitter son mari.

— N'est-ce pas, Luciana, que vous voulez partir d'ici comme moi ? Vous me l'avez dit, non ? insistait Irina, véhémente.

Cette fois, Luciana ne dit mot. Devant cette attitude, Irina ne put s'empêcher de hausser les épaules. Elle qui avait toujours dû se battre et souffrir pour obtenir de la vie la moindre des faveurs méprisait cette sorte de petite fille gâtée par le sort. Car même dans ce traquenard où ils étaient tous tombés, l'inégalité subsistait. Les Rossetti avaient toujours eu une chance insolente qui leur permettait de se tirer des mauvais pas avec aisance, tandis que les Piazza en étaient toujours réduits à des expédients ou à s'humilier pour ne pas sombrer. Irina n'avait-elle pas organisé ce déjeuner pour tenter de vendre à Paolo un vase de porcelaine ? C'est sur un ton rêche qu'elle en vint brusquement au fait :

— Le vent va peut-être tourner, mais en attendant, que pensez-vous de ce Qianlong, Paolo ?

Elle ouvrit la vitrine et tendit l'objet d'un geste si nerveux qu'elle faillit le faire tomber. Paolo le rattrapa de justesse et l'examina longuement en le caressant de ses belles mains brunes.

— Bello ! dit-il, bellissimo !

— Je savais qu'il vous intéresserait. Je connais vos goûts, s'écria Irina brusquement souriante.

Elle connaissait la collection Rossetti, considérée comme l'une des plus importantes de Pékin. Paolo l'avait réunie avec patience, l'ayant initiée presque par hasard, par les cadeaux reçus des Chinois avec lesquels il traitait des affaires. Son goût s'était affiné au fil du temps, par l'accoutumance et la connaissance, et il avait su l'enrichir avec discernement. Devenue sa passion, elle lui offrait une sorte de miroir magique dans lequel il voyait non sans orgueil tout l'éclat de sa réussite, et où il pouvait puiser aux heures douloureuses de l'échec l'énergie qui lui permettait de le surmonter. Luciana, après une première phase d'opposition où s'étaient mêlées incompréhension et jalousie, avait fini par se laisser prendre au jeu. Son regard était différent, plutôt porté vers la préciosité décadente que vers les bronzes antiques ou la céramique de Haute Epoque, mais Paolo ne manquait jamais de requérir son avis sur une pièce qu'il comptait acquérir.

— Elégant, non ? murmura-t-il en lui tendant le vase.

Elle le prit avec délicatesse dans ses mains blanches et nacrées, et le scruta dans la transparence de sa couverte aux tonalités bleues et roses avec l'intensité d'une magicienne interrogeant une boule de cristal.

— Couleurs raffinées... la force est belle, le dessin enlevé... mais il n'y a pas de marque.

— Comment, pas de marque ? Que voulez-vous dire ? se récria Irina, offensée. Je suis sûre que c'est un Qianlong. Les meilleurs spécialistes me l'ont confirmé.

— Je ne conteste pas, Irina. Il n'y a pas toujours de marque. Mais vous avez raison, on dirait bien un Qianlong, d'après le style, les tons, les figures.

— Alors, Paolo, il vous intéresse ? demanda Irina à Paolo, en affectant de négliger ce que lui avait dit Luciana.

— Certes, il m'intéresse. Mais... vous voulez vraiment vous en débarrasser ? Pourquoi ne le gardez-vous pas ? Plus tard, vous regretterez...

— Non, non ! Parlons franc ! Nous devons le vendre, Paolo. Nous sommes en train de crever ici à ne rien faire. Pas un sou ne rentre dans cette maison... il faut bien vivre, non ?

— Bon ! Quel prix en voulez-vous ?

— Deux cents dollars, américains bien sûr.

Les Rossetti échangèrent un regard surpris.

— Madona, dit Paolo en riant, deux cents dollars... c'est beaucoup !

— Un prix très raisonnable, répliqua Irina. Par les temps qui courent, vous ne trouverez plus de pièces de cette

qualité ; allez donc demander à Edouard Passeron, vous verrez. D'ailleurs, si vous n'en voulez pas, Edouard me la prendra, j'en suis sûre.

— A cent dollars, peut-être.

— Allons, Paolo, ne faites pas la bête. Vous savez bien que deux cents est un bon prix. Si nous n'avions pas besoin d'argent, je ne le vendrais certainement pas pour mille dollars.

Egisto, que ce marchandage mettait mal à l'aise, intervint :

— Irina, si tu t'occupais de nous faire à manger ? Vous reprendrez vos discussions plus tard, il n'y a tout de même pas le feu à la maison !

Irina lui décocha un regard acerbe, et rangea le vase avec agacement. Ce n'était pas la première fois qu'Egisto lui cassait une affaire, à croire qu'il le faisait exprès. Un mois auparavant, il lui avait déjà fait le coup alors qu'elle était sur le point de conclure la vente d'un paravent confié par une amie russe. Elle se demandait si ces manifestations d'orgueil mal placé n'exprimaient pas également quelque dépit de la voir assurer seule les revenus du ménage. Elle appela le boy d'un coup de sonnette rageur et se mura dans un mutisme boudeur.

— Paul ! Tu nous sers à boire, et puis nous déjeunerons dès que ce sera prêt, ordonna Egisto.

Paul, le domestique, était un jeune Chinois qui paraissait dix-huit ans et devait en avoir au moins vingt-cinq. Le visage carré, le cheveu raide et court, le regard franc, il avait l'air d'un étudiant plutôt que d'un serviteur. Son allure et ses gestes étaient marqués de cette sorte de liberté que donnait, par mimétisme, la fréquentation prolongée des Occidentaux. Il apporta un plateau de boissons et s'éclipsa pour achever la préparation du repas.

— Il est bien, ce Paul, remarqua Paolo. Il a une bonne tête.

— Oui, c'est un bon garçon, fidèle et sérieux.

— Il a une famille ?

— Non. Sa vraie famille, c'est nous.

— Catholique ?

— Oui. Il a même fréquenté le séminaire. Ce n'est pas une bonne recommandation par les temps qui courent.

— Bah ! Il n'y a aucune persécution, que je sache. De toute façon, c'est mieux pour vous. Vous savez au moins qu'il n'est pas resté pour vous espionner.

Irina sortit de son silence avec un léger ricanement.

— Ah ça, grinça-t-elle, personne ne peut le garantir.

— Voyons, Irina, susurra Paolo, ne noircissez pas la situation à plaisir.

— Que vous le vouliez ou non, Paul est avant tout chinois. Chaque soir, ou presque, il assiste aux réunions du Comité de rue : ça discourt là-dedans ! ça caquette des slogans contre nous ! ça se monte joyeusement la tête !

— Je suis convaincu, affirma Paolo, que tout ce vocabulaire communiste glisse sur eux comme la pluie sur les vitres. Ils ne sont pas si bêtes que ça !

— Paolo a raison, renchérit Egisto. Les domestiques d'étrangers savent bien où est leur intérêt. Sans nous, de quoi et comment vivraient-ils ? Ils seront les premiers à acclamer un retour au bon vieux temps de l'ancien régime...

— C'est ça ! ricana Irina. On pourra reprendre le service en gants blancs ! Chez vous, Luciana, les obligez-vous toujours à servir à table en gants blancs ?

— Vous plaisantez ? De toute façon, chère Irina, il ne nous reste qu'Amah et le cuisinier. Les autres sont partis ou s'absentent si souvent que je les considère comme perdus.

Paul revenait avec une soupière emplie d'un monceau de spaghettis fumants. Il servit en silence, pinçant non sans habileté d'énormes touffes de pâtes entre cuiller et fourchette tenues comme des baguettes.

— Pas de parmesan, s'excusa Egisto. Rien que du gouda.

— Quant au pain, il vient de « Shikin », ajouta Irina. Goût russe...

— Nous nous y sommes habitués, répondit Luciana. De toute façon, même avant la Libération, je me ravitaillais chez « Shikin ». J'aime beaucoup leurs gâteaux.

— Pour le vin, il me reste encore une bonne bouteille de chianti.

— Alors ! Que demander de plus ! s'exclama joyeusement Paolo.

Le fumet de la sauce bolonaise, aussi efficace que la poudre des magiciens pour faire croire à l'abolition du temps, suscita un flot de souvenirs. Curieusement, ce ne fut pas l'Italie qui en surgit, mais Shanghai, le Shanghai des premiers pas de Paolo et d'Egisto en Chine, le Shanghai fabuleux de boue et d'or où ils s'étaient tous deux rencontrés au lendemain de la Grande Guerre, précisément autour d'un plat de spaghettis.

— Heureusement que je t'ai trouvé sur le Bund, dit Paolo, l'œil embué de nostalgie. Fantastique ! Le premier type que je vois en débarquant en Chine est un Italien ! Pas mort, l'esprit de Marco Polo chez nous, hein ! Et heureusement qu'il était là ! Un voyou m'envoyait au bordel au lieu d'une boarding-house...

— Ne racontez pas d'histoire, Paolo ! Egisto aussi vous a dirigé sur un bordel ! Il y vivait lorsque je l'ai connu...

Les deux hommes éclatèrent de rire.

Ah ! ce temps béni de tous les plaisirs, de toutes les audaces ! Ah, ce Shanghai tourbillonnant des années vingt où tout paraissait possible, où tout était possible, où la vie et la mort se jouaient au fantan, ou aux trente-six bêtes, d'un tour de passe-passe ou d'un coup de folie !

— Le Grand Monde ! s'écria Paolo, la voix brisée d'émotion.

— Le Grand Monde, répéta Egisto, les paupières mi-closes sur son rêve.

Egisto, qui travaillait alors dans les douanes chinoises, service public que les « traités inégaux » avaient soumis à une direction étrangère, avait emmené son jeune compatriote à peine débarqué dans cette sorte de paradis en enfer ou d'enfer au paradis qu'on appelait le Grand Monde. Brutale et nécessaire initiation ! Dans cette énorme termitière grouillait un peuple hagard, avide de tout ce que l'imagination chinoise avait pu inventer comme jeux. Dès qu'on osait y mettre le pied, on était aussitôt happé, aspiré, porté, roulé d'une table de fantan à une machine à sous, d'un éventaire d'oiseleur à un théâtre, d'une chaise de nettoyeur d'oreilles à une alcôve bruissante où guettaient, tapies comme des orfraies, de graciles prostituées au masque crayeux. Enivré des odeurs qui tenaient lieu d'oxygène, et des bruits qui tenaient lieu de musique, Paolo éprouva pour la première fois de sa vie une sensation véritable de liberté. Il possédait peu d'argent, mais il avait voulu tout essayer, tout expérimenter, dans un désir frénétique d'abolir toute entrave légale ou morale. Traversant tous les étages du paradis en enfer, il s'était égaré dans un brouillard d'encens, saisi par des mains souples comme des tentacules de pieuvre, pour être jeté dans un théâtre où retentissaient les chants grêles de femmes-oiseaux. Il avait mangé sans faim des plats étranges ou immondes, acheté des grillons de combat, un corps de fille tiède et immobile, des signes calligraphiés d'un devin visqueux, avant de défier le hasard qui l'avait dépouillé sans merci de tout ce qu'il avait. Par bonheur, Egisto était là. Il l'avait aidé à en sortir.

— Tu vois, Paolo, lui avait-il dit, le Grand Monde, c'est la Chine en réduction. Rien de plus facile que d'y entrer. Même pour monter deux étages, tu es porté par la marée. Mais pour descendre et s'en échapper, c'est un véritable combat qu'il faut mener.

Porté par le souffle de cette nostalgie rose, et la chaleur d'un chianti qu'Egisto avait sorti de sa réserve, Paolo Rossetti retrouva le ton et les gestes des fastes d'antan. Avant de prendre congé, il déclara, impérial :

— Irina ! Je prends le Qianlong. Et je vous remercie de m'avoir accordé la priorité... (Il prit dans sa poche un

rouleau de billets verts d'où il en extirpa deux qu'il posa sur un guéridon.)... mais je persiste à penser que vous vous affolez inutilement. Le vent est en train de tourner... (Il se tourna vers Paul qui attendait respectueusement dans le vestibule pour accompagner les invités :)... alors, Paul ! Qu'est-ce qu'on te dit au Comité de rue ?

Paul cligna des yeux et rit d'un air gêné.

— Toujours les mêmes histoires, monsieur, dit-il en ouvrant le portail.

— Et la guerre de Corée ? On t'a dit que les Américains allaient balayer les Nord-Coréens ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! Moi, je te le dis, Paul. Bientôt, il n'y aura plus de Comité de rue. Les Américains vont revenir. Ils ont la bombe atomique, les Américains !

Luciana pinça le bras de son mari, murmurant en italien :

— Ne parle pas comme ça, Paolo. Ce n'est pas très prudent...

— Ne vous inquiétez pas, Luciana. Paul est discret. Un vrai tombeau.

Irina, heureuse de sa vente, semblait ne pas entendre. Mais Paul, impavide, s'esquivait doucement à reculons, comme s'il refusait d'en entendre davantage.

— A bientôt, Egisto, à bientôt, Irina ! clamait Paolo. Tout finit toujours par s'arranger !

***

Paul, de son nom chinois Wang Yongfu, détestait et redoutait les réunions du Comité de rue, émanation du peuple d'un quartier, à plus forte raison lorsqu'elles étaient d'ordre exceptionnel comme en cette fin d'après-midi-là. Il y avait bien assez des multiples rassemblements de masse, d'étude, d'autocritique, de célébration ou de commémoration d'événements, de critique ou de divulgation de crimes, d'accusation ou d'expression de l'amertume, sans parler des séances quotidiennes du soir et des visites que les représentants élus ne manquaient pas de faire à domicile ! Ces activistes étaient pour la plupart des oisifs, ayant généralement dépassé la quarantaine. Leur enthousiasme militant était trop ostentatoire pour être honnête. Répartis en sections d'affaires sociales, de sécurité et d'hygiène, ils se propageaient chaque matin dans leur secteur pour apporter parfois une assistance dérisoire aux plus miséreux, mais surtout pour dispenser un catéchisme mielleux qui masquait une curiosité de mouchard. Leur zèle atteignait son point d'orgue au cours des réunions où ils savaient proposer des thèmes de discussions ou de leçons inspirées par les mots d'ordre du Parti ou les paroles du président Mao. Mais la

pire de toutes était pour Paul celle, de rythme mensuel, qu'on intitulait « su ku da hui », consacrée à l'expression de l'amertume. Les gens venaient y raconter les malheurs endurés sous le Guomindang, car il ne fallait plus, selon la tradition favorable à l'oppression féodale, manger son amertume, mais la vomir. Cela faisait du bien au cœur et resserrait les liens des opprimés entre eux. Ces récits étaient d'ailleurs la plupart du temps émouvants et marqués d'une révolte sincère contre les abus anciens, mais lorsque les chrétiens et les prêtres étrangers étaient mis en cause, Paul avait l'impression d'être la cible d'une multitude de doigts accusateurs. Il baissait les yeux, se faisait tout petit, évitant même les regards de ses coreligionnaires afin de ne pas éveiller un soupçon de connivence. Dans sa mémoire se levaient alors les spectres des trente trappistes chinois massacrés en septembre 1947 à Yangjiaping par les Rouges. Paul n'était pas de la race des martyrs ; sa foi n'était même pas celle d'un bon catéchumène. Il ne pratiquait pas depuis longtemps. Il portait néanmoins sur lui la croix de son baptême et quoi qu'il fît ou qu'il pensât, il se considérait comme un enfant de Dieu, puisqu'il avait bénéficié de sa miséricorde et avait reçu de ses prêtres subsistance et instruction. Paul avait la fibre reconnaissante.

Certes, comme la plupart des autres Chinois de même obédience, il avait tremblé à l'arrivée des Rouges, s'attendant à une répression contre les « er maozi »[1], valets des étrangers, porteurs du péché de trahison. Il avait assisté avec angoisse à l'enthousiasme des jeunes, qui avait suivi la Libération, craignant que la fête ne se transformât en holocauste. Aussi avait-il été agréablement surpris par la tolérance des premiers mois. Déconcerté par la nouvelle terminologie aux résonances barbares, il y avait trouvé des mots rassurants, tels que liberté religieuse, réformisme, nouvelle démocratie qu'il avait traduits par réconciliation et pardon. Le président Mao, décidément plus magnanime qu'il le pensait, s'y était mis qui avait clairement répondu dans un meeting à quelques excités qu'il ne fallait pas s'acharner stupidement sur les religions, car elles étaient utiles au Peuple, ne serait-ce que par leurs écoles, leurs orphelinats, leurs hôpitaux. Des négociations étaient en cours entre responsables du gouvernement et religieux, laissant naître une onde d'espérance qui ne parvenait pas cependant à noyer toutes les craintes ; et la voix de Rome, conciliante, avait fait savoir par le truchement du bureau central catholique de Chine que les fidèles se devaient d'obéir à l'autorité en place, pour le bien commun, même dans le cas

1. Insulte des Boxers adressée aux chrétiens.

extrême où celle-ci aurait exigé d'eux des actes contraires à leur conscience.

Ces rumeurs lénifiantes et ces proclamations verbales n'avaient pas entièrement convaincu Paul Wang, qui avait appris de son père, le tireur de pousse, à se méfier des mots : « Kou mi, fu jian », miel à la bouche, poignard au cœur. Et des mots, il en avait entendu de toutes sortes, des mots qu'il avait pris l'habitude, par réflexe, de dépouiller de leur écrin de sucre.

Il était le dernier-né d'une famille pléthorique qui avait tué sa génitrice par épuisement. A peine avait-il su courir qu'en l'absence de sa mère, il suivit pas à pas son père, apprenant de lui comment extirper, honnêtement, mais avec des mots, quelques sapèques à ceux qui en avaient. A cette époque, le miel était sur ses lèvres d'enfant, mais il n'avait pas le cœur assez méchant pour y céler un poignard. Ce n'était qu'une question de survie.

Comme le tireur de pousse avait pour clients privilégiés les soldats français de la caserne Voyron, dans le quartier des Légations, Petit Wang avait fini par devenir une sorte de mascotte. Il était vif, robuste, souriant, et se chargeait avec efficacité de toutes sortes de courses ou commissions. Ils n'étaient pas mauvais bougres, ces « yang guizi », diables d'Occident en uniforme. Un peu forts en gueule, inlassablement préoccupés de femmes, plus turbulents que vicieux. Les mots, chez eux, étaient parfois rugueux, mais toujours nus et simples. Ils ne manquaient pas d'une certaine générosité, bien qu'elle fût parfois maladroite, ainsi le don de cette capote qu'ils avaient obligé Petit Wang à porter, lui attirant la jalousie et le mépris des autres gosses, et même des adultes qui lui trouvaient un air de marionnette occidentale.

Un officier eut un jour l'idée plus pratique de le confier à des religieux français, les Frères maristes, pour qu'il reçût de l'instruction, tout en servant de domestique. Petit Wang apprit d'autres mots, qu'il s'efforçait, ainsi qu'on le lui demandait, de répéter avec docilité, des mots dont il ne comprenait pas toujours tout le sens, à l'odeur d'encens et de livres poussiéreux. Il apprit aussi la discipline, l'ordre, le travail régulier, la nourriture fade mais qui rassasie ; son père mourut bientôt, à force de cracher ses poumons entre les brancards de son pousse, heureux pourtant que le seul de ses fils qui n'ait pas été poussé au loin par les quatre vents du destin ait trouvé une voie aussi sûre. Car Petit Wang, baptisé dans les règles au nom de Paul, fut jugé bon pour le service de Dieu ; ne fallait-il pas rendre à Celui-ci ce que ses ministres avaient prêté ? Paul entra au séminaire. Mais cette fois, la discipline, l'ordre, le travail régulier et la nourriture fade lui firent l'effet de quatre murs d'une

prison. Un beau matin, sans crier gare, il s'éclipsa après la messe. Il y avait eu beaucoup de mots de trop. Il avait alors dix-huit ans, et la Seconde Guerre mondiale venait de s'achever. Il ne pouvait être question de revenir chez les Français, d'autant plus que les soldats de la caserne Voyron étaient tous rentrés chez eux. Paul se fit embaucher par les Américains, dans l'un de ces organismes à initiales où trouvaient un fructueux refuge, et de préférence aux autres, tous les chômeurs et les traîne-sandales de la capitale. Il baragouinait l'anglais, mais son français était d'un tel niveau pour un coolie qu'un Européen, également employé des Américains, le débaucha pour le faire entrer à son service. Il s'appelait Egisto Piazza.

Paul se plut beaucoup chez le brave Egisto. Il s'habitua assez vite au tempérament flamboyant d'Irina, et à ses sautes d'humeur ; c'étaient d'autres mots, étincelants, rocailleux, sonnants qui ricochaient comme des cailloux sur les murs bleus de la maison, dont le désordre était de bon aloi. Le destin avait voulu que Paul tombât sur l'antidote absolu du séminaire. Et puis, Egisto était généreux, Irina peu exigeante. Tous deux parlaient un peu le chinois. Ils ne considéraient pas Paul comme un domestique, plutôt comme un fils adoptif, lui accordant toute leur confiance qu'il méritait d'ailleurs en tous points. Ils lui avaient enfin évité le service militaire nationaliste, allant jusqu'à payer cent yuans-or pour faire cesser le chantage à la mobilisation des derniers jours de l'ancien régime.

Mais Paul n'en demeurait pas moins aux yeux de ses compatriotes un boy d'étranger, avec le mépris et l'envie que cette condition inspirait généralement. Il en faisait peu de cas, ayant appris à peser les mots d'opprobre aussi bien que ceux de miel. D'ailleurs, jusqu'à la défaite du Guomindang, il n'en percevait l'aigreur qu'à travers les voiles plus ou moins diaphanes de l'hypocrisie. C'est à la Libération qu'elle devint officielle. Mais Paul sut alors étouffer les germes de la culpabilité que les prêtres de la nouvelle religion s'efforçaient de répandre dans leurs esprits. Dans son honnêteté foncière et avec une souplesse acquise de l'expérience, il évita de trahir son passé et ses bienfaiteurs en adoptant une attitude de réserve qui lui évita, du moins le croyait-il, de se faire remarquer : « Pour vivre heureux, vivons cachés » avait-il lu ou entendu à l'école des Frères maristes. C'était un précepte à suivre plus que jamais en ce temps d'excitation xénophobe que la guerre de Corée intensifiait. Aussi ne put-il réprimer une sourde angoisse, lorsque la cauteleuse Mme Luo, membre éminente du Comité de rue, vint personnellement l'inviter à participer à une séance exceptionnelle sur le thème de l'action néfaste

des Impérialistes contre le Peuple chinois. Cette attention inattendue sentait le traquenard.

En pénétrant dans la salle du poste de police de Wang fu jing, Paul prit instinctivement sa démarche d'ombre, celle qui lui permettait de renifler l'horrible odeur de culpabilité qui suintait des murs. Il ne cherchait même plus des yeux les deux ou trois jolies filles qu'il avait lorgnées au début des réunions, car leur vue aggravait ses frustrations et tourmentait ses nuits d'insomnie, depuis qu'il ne pouvait plus satisfaire normalement ses élans au bordel : à l'occasion d'un Congrès mondial des femmes, le chaste régime avait ordonné la fermeture de toutes les « maisons de fleurs ». Il s'intégra souplement à une rangée d'auditeurs qu'il choisit pour leur aspect insignifiant, comme s'il pouvait s'y faire oublier. Les gens du quartier étaient déjà presque tous installés sur leurs bancs, le regard fixe ou sautillant selon la conscience de chacun, encadrés par les membres du Comité de rue qui s'activaient auprès de certaines familles, ou offraient de l'eau chaude, seule boisson autorisée par ces temps de pénurie. Le chef de poste était debout derrière une petite table, son crâne au cheveu ras surmonté de la photo jaunie du Président Mao. A son attitude paternelle de maître d'école, on sentait qu'il était prêt à lancer l'un de ces discours didactiques qui endormaient les vieux et faisaient courir de petites fourmis dans les jambes et l'esprit des jeunes. Il attendit que la salle achevât de se remplir pour commencer de sa voix crissante de souris par un aimable « lao da ye, lao da niang » [1], moins abrupt à ce stade de l'instruction nouvelle des masses que le « tong zhi », camarade, réservé aux frères du parti.

— Messieurs, Mesdames, est-ce que vous êtes tous là ?...

Il attendit qu'une vieille femme trouvât un siège et poursuivit sur un ton d'affabilité empreint de gravité :

— Je vous ai réunis aujourd'hui pour vous faire part d'une chose importante...

Ses yeux, simple fente qui coupait en deux les verres de lunettes, balayèrent rapidement l'auditoire, parmi lesquels les membres du Comité affichaient une mine de componction les faisant ressembler curieusement à des catéchumènes.

— Les réactionnaires du Guomindang et les Impérialistes américains, malgré l'écrasante défaite que notre Peuple leur a infligée sur notre sol, tentent de revenir pour renverser le gouvernement du Peuple et opprimer les masses. Déjà, les Impérialistes ont commencé leur agression contre nos

1. Equivalent de Messieurs, Mesdames.

frères coréens qu'ils croient pouvoir soumettre à leur loi !

On crut entendre l'écho lointain de la guerre qui faisait secrètement frémir les uns de crainte, les autres d'espérance. Mais la voix du chef se fit soudain incisive, comme pour briser ces arrière-pensées :

— C'est un rêve ! Une vaine illusion ! Car le peuple s'est soulevé unanime, donnant au Parti Communiste toute sa force. Nous n'avons pas peur de ces fantômes. Mais cette assurance engendre une atmosphère de tranquillité et de paix qui est trompeuse. Il ne faut pas désarmer notre vigilance. Pourquoi ? Parce que l'ennemi, qui ne peut vaincre à visage découvert, est tapi dans l'ombre, attendant l'occasion de frapper.

Paul Wang transpirait. Il pressentait où le policier voulait en venir et se sentait mal à l'aise. Ce fut sans surprise qu'il entendit prononcer les mots qui lui collaient à la peau comme une mauvaise pommade.

— L'ennemi du peuple est le capitaliste bourgeois, avec ses jambes de chien et ses valets qui souhaitent tous le retour à l'ancien régime. Mais que sont-ils sans l'appui des étrangers ? Il y a encore des étrangers à Pékin, parmi nous. La plupart sont corrects, et respectent nos lois. Mais il y a parmi eux une poignée à la solde des Impérialistes. Ces gens-là préparent le terrain à leurs maîtres pour un retour de ces ennemis de notre peuple. Ils cherchent par tous les moyens à percer les secrets de l'Etat, ils espionnent, cherchent à tromper notre vigilance. Ils vont même essayer de nous acheter, de nous corrompre. Nous ne devons pas y succomber. Malheureusement, il y a parmi nous des gens pour lesquels seuls comptent les plaisirs bourgeois, et l'ambition d'écraser les autres. Ceux-là sont prêts à tout pour y parvenir, même à vendre leur propre pays, à trahir leur peuple...

Bien que ne s'estimant pas concerné par cette description, Paul Wang se sentit rougir. Ses yeux clignotèrent.

— Quelle attitude doit-on adopter envers eux ? s'écriait le policier. On doit leur montrer de la compréhension, parce que ces gens sont induits en erreur par de mauvaises influences, de mauvaises paroles, de mauvais amis. Ils ont perdu la raison et nous devons les aider à la retrouver avec patience et fermeté. S'il y en a qui refusent notre aide, alors ils auront fait la preuve qu'ils sont des contre-révolutionnaires. Nous devons les dénoncer !... Il y a aussi d'autres gens, faibles, sans principe, qui sont mécontents de notre nouvelle société. Ceux-là doivent être amenés sans aucune pitié à l'accepter ! S'ils acceptent de leur plein gré, ils auront une chance de s'amender, mais s'ils refusent, ils seront envoyés là où la nouvelle société n'existe pas...

On sentit passer dans l'auditoire une sorte de frisson silencieux. Le ton du chef de poste ne s'était pourtant pas durci, mais chacun savait ce que signifiait la dernière phrase ; Paul, comme tous les chrétiens, disposait d'un mot pour cela : l'enfer. Et quel enfer ! ce bannissement social et moral enrobé du mot si techniquement anodin, voire même chargé d'espoir, de rééducation. Cette fois, Paul se sut visé. Comment ne pas le croire mécontent de cette nouvelle société qui l'assimilait aux étrangers honnis et lui reprochait d'avoir choisi une religion coupable d'avoir été et d'être encore l'arme idéologique de l'impérialisme ?

— Les étrangers, reprit l'orateur, il faut maintenant en parler sérieusement. Il s'agit bien entendu de cette minorité qui rêve de voir renverser le gouvernement du peuple. Chaque Chinois a le devoir de les surveiller étroitement, l'obligation de révéler aux autorités toutes les paroles, les actes, les contacts de ces gens qu'il peut côtoyer, ou... servir... Vous devez être les yeux et les oreilles du Parti, pour l'aider à vous défendre. Ceux qui le feront avec conscience et sans jamais relâcher leur attention seront l'avant-garde de la Révolution. A leur comportement, il sera facile de juger de leur patriotisme et de leur fidélité envers le Peuple. Sur ce point, les autorités n'accepteront aucune faiblesse, car c'est une véritable guerre qui s'engage contre les Impérialistes... Il peut cependant arriver que certains d'entre vous, cédant à des sentiments pervertis et passéistes, commettent une erreur, en se taisant ou en laissant deviner à l'ennemi le projet du peuple. Il faut aussitôt qu'ils viennent en parler ici, avec la résolution de s'autocritiquer et de se réformer, avant que la gangrène ne les ronge entièrement. Et s'il y en a qui s'égarent au point de cacher des étrangers suspects ou de leur servir d'intermédiaires dans des activités répréhensibles, ils seront considérés comme des complices.

Le chef de poste laissa planer un silence afin que l'assistance s'imprégnât bien de ses paroles. Il conclut du même ton de velours camouflant de menaçantes épines :

— J'espère que vous m'avez bien tous compris. Si vous avez des questions à poser ou des suggestions à faire, je vous écoute...

Personne ne leva la main. Personne n'osa même échanger un regard. Dans un froissement de mains mouillées et le bruissement des respirations étouffées, le chef ajouta :

— Vous pouvez rentrer chez vous. Vous en discuterez en famille, entre amis... et nous en reparlerons.

Paul Wang se leva en même temps que ses voisins, évitant le moindre écart qui pût le distinguer. Il se faufila entre des groupes d'activistes qui échangeaient avec ostentation des commentaires véhéments, et s'apprêtait à franchir la porte

lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna brusquement ; c'était un policier qui le retenait.

— Le chef de poste veut te voir.

Paul rebroussa chemin, sans pouvoir dissimuler son émotion. Des ondes tour à tour glaciales et brûlantes lui traversaient le corps, raidissant sa démarche et ses gestes. Il pénétra dans le bureau du chef Hu qui l'invita aimablement à s'asseoir ; il le connaissait depuis longtemps pour l'avoir souvent croisé dans le quartier et avoir parfois échangé quelques paroles avec lui. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de stature assez haute, avec un visage lisse auquel d'énormes lunettes et des lèvres saillantes donnaient un air de poisson exotique.

— Xiao Wang, Petit Wang, tu n'es pas pressé au moins ?

— Je ne suis pas pressé, bredouilla Paul.

— Tu veux fumer ? Tiens !

Le chef lui tendit un paquet dans lequel Paul se crut obligé de prendre une cigarette, puis il lui servit une tasse de thé, un vrai thé, et non plus de l'eau chaude comme aux séances du Comité.

— Alors, Petit Wang, tu te portes bien ? Tu manges bien à ta faim ?

Le ton affable du chef aurait pu être rassurant si celui-ci n'avait pas la manie déplaisante de commencer ses phrases par un sourire et de les achever dans un rictus.

— Je me porte bien, répondit Paul.

— Tes patrons te payent bien ?

— C'est très correct.

— Il y a longtemps que tu travailles chez cet Italien, n'est-ce pas ?

— Cinq ans environ.

— Et tu dis qu'ils te traitent bien. Mais tu es le seul serviteur, tu dois avoir beaucoup de travail...

— M. et Mme Piazza sont calmes, pas trop exigeants.

— Alors, ce sont de bons étrangers ! C'est bien.

Paul acquiesça. Le ton du chef était péremptoire comme une conclusion. Pourtant, son regard ne donnait pas congé.

— C'est bien, c'est très bien qu'ils soient ainsi, Petit Wang. Tu as de la chance... Pourtant, ça me paraît un peu bizarre. Tu es bien sûr qu'ils sont si gentils que cela ? Ils ne te méprisent pas un peu ? Tous les étrangers nous méprisent, nous Chinois, même si on a eu comme toi une instruction européenne, même si on est converti, comme toi, à leur religion...

Paul sentit à nouveau monter en lui les vagues brûlantes et glacées qui lui paralysaient la pensée. Il ne voyait plus dans le sourire de Hu que le rictus des fins de phrase.

Il avait le sentiment, avec ce rappel de sa religion et de son passé, d'être mis à nu.

— S'ils sont si gentils, ces bons étrangers, c'est qu'ils doivent avoir une idée derrière la tête, tu ne crois pas ? Réponds-moi donc ! Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ils étaient si gentils avec toi ?

— Je fais mon travail...

— Je n'en doute pas, Petit Wang ! Mais cela ne justifie pas tout. Tu es naïf, Petit Wang ! A moins que tu ne sois pas sincère...

— Je ne comprends pas, murmura Paul.

— Tu devrais savoir que les étrangers ne font jamais rien de gratuit. Tu les connais pourtant depuis longtemps ! Tout le bien qu'ils peuvent faire a toujours un motif d'intérêt. Et moi, je crois qu'un jour tes employeurs te demanderont un service en échange de leur gentillesse.

Hu dévisagea Paul en plissant les paupières, une façon de prendre un air plus sévère :

— A moins que déjà, tu sois en train de leur rendre un service quelconque... un service que tu veux cacher.

Paul secoua la tête pour nier.

— Je fais mon travail, chef Hu, je ne leur rends aucun service que je voudrais cacher.

— Tu en es bien sûr ? Réfléchis bien...

— Je dis la vérité, chef Hu.

— Bon ! Je te crois... mais je vais te dire une chose : n'oublie jamais que tu es chinois. Comme tu as été élevé par des étrangers, tu as l'esprit déformé et tu ne penses pas tout à fait comme un Chinois. Je suis même convaincu qu'au fond de ton cœur, tu nourris un peu de mépris pour tes compatriotes... mais rassure-toi ! Moi je te considère comme un bon garçon, et un vrai Chinois, non pas comme un chien courant des « yang guizi ». C'est pourquoi je te recommande d'être sincère et de me dire si tu as commis un acte répréhensible contre le Peuple chinois dont tu fais partie...

— Je n'ai rien fait de mauvais, protesta Paul en y mettant toute sa conviction.

Le chef leva un index pour donner plus de poids à son avertissement :

— Attention, Petit Wang ! Ne réponds pas trop vite, réfléchis bien ! Ce n'est pas un interrogatoire, simplement une conversation amicale. Je sais que tu es honnête et sérieux et je veux t'éviter d'être puni plus tard pour avoir maquillé la vérité. Je ne te soupçonne pas non plus de mensonge, je veux t'aider à voir clair dans ta situation. Si tu n'as rien fait de mal, tant mieux ! Cependant, tu as entendu les révélations du gouvernement sur les menées des Impérialistes ? Tu dois donc être vigilant. N'oublie pas que